

# RiMe

## Rivista dell'Istituto di Storia dell'Europa Mediterranea

ISSN 2035-794X

numero 2, giugno 2009

Exotisme et *Touriste de bananes*

Jean-François Plamondon

## **Direzione**

Luciano GALLINARI, Antonella EMINA (Direttore responsabile)

## **Responsabili di redazione**

Grazia BIORCI, Maria Giuseppina MELONI, Patrizia SPINATO BRUSCHI,  
Isabella Maria ZOPPI

## **Comitato di redazione**

Maria Eugenia CADEDDU, Clara CAMPLANI, Monica CINI, Alessandra CIOPPI,  
Yvonne FRACASSETTI, Luciana GATTI, Raoudha GUEMARA, Giovanni GHIGLIONE,  
Maurizio LUPO, Alberto MARTINENGO, Maria Grazia Rosaria MELE,  
Sebastiana NOCCO, Anna Maria OLIVA, Riccardo REGIS,  
Giovanni SERRELI, Luisa SPAGNOLI, Massimo VIGLIONE

## **Comitato scientifico**

Luis ADÃO da FONSECA, Sergio BELARDINELLI, Michele BRONDINO, Lucio CARACCILO,  
Dino COFRANESCO, Daniela COLI, Miguel Ángel DE BUNES IBARRA, Antonio DONNO,  
Giorgio ISRAEL, Ada LONNI, Massimo MIGLIO, Anna Paola MOSSETTO, Michela NACCI,  
Emilia PERASSI, Adeline RUCQUOI, Flocel SABATÉ CURULL, Gianni VATTIMO,  
Cristina VERA DE FLACHS, Sergio ZOPPI

## **Comitato di lettura**

In accordo con i membri del Comitato scientifico, la Direzione di RiMe sottopone a *referee*, in forma anonima, tutti i contributi ricevuti per la pubblicazione

## **Responsabile del sito**

Corrado LATTINI

Istituto di Storia dell'Europa Mediterranea: Luca CODIGNOLA Bo (Direttore)

RiMe – Rivista dell'Istituto di Storia dell'Europa Mediterranea (<http://rime.to.cnr.it>)  
c/o ISEM-CNR - Via S. Ottavio, 20 - 10124 TORINO (Italia)  
Telefono 011 670 3790 / 9745 - Fax 011 812 43 59  
Segreteria: [segreteria.rime@isem.cnr.it](mailto:segreteria.rime@isem.cnr.it)  
Redazione: [redazione.rime@isem.cnr.it](mailto:redazione.rime@isem.cnr.it) (invio contributi)

## Indice

Marco Atzori <i>L'identità della città contemporanea nel contesto economico globale</i>	5-11
Esther Martí Sentañes <i>L'empremta catalana en la cultura sarda. Història, institucions, art, llengua i tradicions populars</i> 	13-30
Simonetta Sitzia <i>Note sull'attività pastorale di Antonio Parragues de Castillejo, arcivescovo di Cagliari, negli anni 1559-1568</i>	31-46
Jean-François Plamondon <i>Exotisme et Touriste de bananes</i>	47-58
Veronica Cappellari <i>I mostri della guerra fra follia e morte: la rappresentazione del dramma libanese nell'opera teatrale di Abla Farhoud e Wajdi Mouawad</i>	59-84
Nataša Raschi <i>Le kaléidoscope linguistique dans le théâtre de Zadi Zaourou</i>	85-104

## Dossier

### La ricerca all'Istituto di Storia dell'Europa Mediterranea

a cura di Luca Codignola Bo

Giovanni Serreli <i>Vita e morte dei villaggi rurali in Sardegna tra Stati giudicali e Regno di 'Sardegna e Corsica'</i>	109-116
Alessandra Cioppi <i>Il costo della guerra nel Regno di Sardegna attraverso i libri del batlle general Jordi de Planella (1396-1399)</i>	117-130
Sebastiana Nocco <i>I progetti per le fortificazioni nella Sardegna moderna</i>	131-141

## Indice

Luciano Gallinari	
<i>L'Italia e gli Italiani in Argentina tra la fine dell'Ottocento e i primi decenni del Novecento. Prospettive di ricerca a un anno dal Bicentenario dell'indipendenza (2010)</i>	143-171
Giovanni Sini	
<i>Gli strumenti informatici di collaborazione nella ricerca e nello studio della Storia: prospettive e mutamenti</i>	173-192
Luisa Spagnoli	
<i>Un percorso di ricerca per la comprensione del paesaggio: la prospettiva geografica tra logos e mythos</i>	193-205
Grazia Biorci	
<i>Verso una pragmatica interculturale: l'espressione e l'interpretazione del disagio psicologico degli immigrati</i>	207-218
Antonella Emina	
<i>De la littérature d'expression française de Léon-Gontran Damas à la littérature-monde</i>	219-230

## Exotisme et *Touriste de bananes*

Jean-François Plamondon

Lorsque Georges Simenon se rend à l'Exposition universelle de Liège, il n'est certainement pas conscient qu'il pose alors la première pierre d'un édifice construit sur le goût de raconter et de rencontrer l'autre par le voyage. Après Anvers en 1894, Bruxelles en 1897 et Paris en 1900, Liège accueille le monde à son tour en 1905 avec des dizaines de pavillons provenant d'autant de pays. L'Exposition eut un beau succès et marqua les esprits liégeois au point où des souvenirs très précis du petit Georges, alors à peine âgé de deux ans, reviennent à Simenon tant dans *Je me souviens* que dans *Pedigree*. Le pont qu'il emprunte en tenant la main de son oncle ouvrira le chemin vers des espaces infinis et un imaginaire inépuisable.

Né en Belgique en 1903, Simenon sent le besoin de quitter sa terre natale pour aller vivre à Paris, alors qu'il n'a pas encore vingt ans. Pendant les années 1920, il ne publiera pas moins de 120 romans sous une multitude de pseudonymes, soit une moyenne d'un livre par mois pendant dix ans. Si ses personnages voyagent et partent à l'aventure, Simenon, lui, se soude à la France, s'y installe apparemment, comme si le goût du voyage lui était passé. Mais il travaille à son apprentissage du monde des lettres et c'est plutôt la bacchanale des mots qui le fait voyager au delà de toutes les frontières. En se rappelant ses premières années françaises, lors d'une conférence écrite en 1938, Simenon affirme:

Jamais je n'ai connu, comme en les écrivant, l'ivresse de l'aventure. Des gens partaient vers leur autobus ou vers leur métro tandis que, le dos au pôle, je faisais tourner la mappemonde<sup>1</sup>.

Sont-ce ensuite les fêtes du premier centenaire de l'Algérie française en 1930 ou l'Exposition coloniale de Paris en 1931 pour laquelle on enregistre plus de 30 000 000 de tickets d'entrée vendus qui rappellent à Simenon que là-bas, n'importe où l'homme vit, il est bon de le rencontrer? Quoi qu'il en soit, à la suite de sa rupture avec Joséphine Baker, baptisée la Reine des colonies pendant l'exposition

---

<sup>1</sup> Georges Simenon dans Pierre ASSOULINE, *Simenon*, Paris, Julliard, 1992, p. 112.

de 1931, Simenon part à la découverte du monde et commence à publier sous son vrai nom. Cette fois ce n'est plus sous ses doigts que tourne la mappemonde, mais sous ses pas que le globe se met à pivoter. Et s'il publie une importante quantité de reportages ethnoculturels dans les journaux des années 1930, il ne publie pas moins de romans pendant cette décennie: plus de 110, parmi lesquels on peut nommer une dizaine de titres très importants dans son œuvre. Notons dès 1931, *Le pendu de Saint-Pholien* et *Pietr-le-Letton*; *L'affaire Saint-Fiacre* en 1932; *Les fiançailles de M. Hire* et *Coup-de-lune* en 1933; *Quartier nègre* en 1935; *Le testament Donadieu* en 1937; *Les trois crimes de mes amis* et *L'homme qui regardait passer les trains* en 1938; enfin *Le bourgmestre de Furnes* en 1939.

Pendant que la France prend donc la mesure de sa grandeur coloniale, que quelques Surréalistes proposent un manifeste contre l'Exposition de 1931, Simenon part à la recherche de l'autre et relègue l'exotisme à une catégorie romantique en empruntant aux Préromantiques le mythe du Bon Sauvage. C'est à partir d'un roman appartenant au cycle Donadieu, *Touriste de bananes*, que nous analyserons comment se déploie le thème du Bon Sauvage chez Simenon. Si l'apparition de ce mythe dans la civilisation occidentale concorde avec l'utopie d'une renaissance humaine, chez Simenon, le Bon Sauvage coïncide plutôt avec un désenchantement du monde, où l'exotisme est un idéalisme qui s'effondre.

### *Le Bon Sauvage de Simenon*

Le mythe du Bon Sauvage naît probablement avec les premières explorations des Amériques alors qu'Americigo Vespucci dépeint, dans *Mundus Novus*, le caractère des premiers Américains qu'il rencontre:

Ils n'ont de vêtements ni de laine, ni de lin, ni de coton, car ils n'en ont aucun besoin; et il n'y a chez eux aucun patrimoine, tous les biens sont communs à tous. Ils vivent sans roi, ni gouverneur, et chacun est à lui-même son propre maître. Ils ont autant d'épouses qu'il leur plaît, et le fils vit avec la mère, le frère avec la sœur, le cousin avec la cousine, et chaque homme avec la première femme venue. Ils rompent leurs mariages aussi souvent qu'ils veulent, et n'observent à cet égard aucune loi. Ils n'ont ni temples, ni religion, et

ne sont pas des idolâtres. Que puis-je dire de plus? Ils vivent selon la nature<sup>2</sup>.

Thomas More et Michel de Montaigne s'inspireront des écrits de Vespucci, on pense entre autres chez Montaigne à ses considérations sur les cannibales. À son tour, André Thévet, le cosmographe de François Premier, ira à la rencontre de ces sauvages, expérience de laquelle il tirera des récits qui inspireront nombre d'écrivains. Mais selon Todorov, le mythe du Bon Sauvage n'est jamais aussi bien défini et n'est jamais aussi bien mesuré que dans l'œuvre du baron de Lahontan, qui vit au Québec à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Après avoir vécu dix ans en Nouvelle-France, il retourne chez lui et dépose sur papier des ouvrages narratifs à caractère philosophique qui rendent compte de sa rencontre avec les Indiens du Nouveau Monde. En 1703, Lahontan publie *Dialogue avec un Sauvage*, dans lequel Adario, un Huron de Québec, analyse et critique les mœurs françaises. Chateaubriand reconnu à l'époque l'importance de ce texte qui ramène l'homme au cœur d'un espace originel, comme si la découverte de l'Amérique marquait le retour de l'homme en Eden.

Si le livre de Lahontan semble plus didactique que les relations de voyage de Vespucci, si le récit du baron est plus élaboré que les écrits d'Amerigo, le *Dialogue avec un Sauvage* répète ni plus ni moins ce qu'annonçait déjà le *Mundus Novus*. Les Sauvages ne connaissent pas la propriété privée ni la hiérarchie sociale ou politique. Ils ont des besoins minimaux et sont conformes à la nature. Par rapport à ce dernier point, Todorov affirme que l'exemple « le plus important de comportement naturel concerne la sexualité. Ici encore, il faut se conformer aux instincts et ne pas chercher à les entraver par des lois»<sup>3</sup>.

La sexualité est un élément déterminant dans la vie et dans l'œuvre de Simenon. On l'appelle d'ailleurs l'homme aux 10 000 femmes. Dans ses carnets écrits en 1960 et intitulés *Quand j'étais vieux*, il revient à quelques reprises sur ce que fut pour lui la sexualité, une sexualité qui n'accepte ni loi, ni mise en scène. Elle se caractérise par un retour à l'origine, un moment pur où seul l'instinct sait s'exprimer. Il s'approche en cela de l'amour charnel du Bon

---

<sup>2</sup> Amerigo Vespucci dans Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1989, p. 300.

<sup>3</sup> Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres*, cit., pp. 307-308.

Sauvage, un amour qui entre dans une catégorie d'expérience humaine à part, où mysticisme se confond avec gratuité.

On me demandait, pour la radio, de traiter un des sept péchés capitaux et j'ai choisi la luxure.

«L'éloge de la luxure», qui n'a jamais passé sur les ondes, bien entendu. J'y disais, si je me souviens bien, que la luxure, la sexualité pure, était pour l'homme le moyen de se retremper dans le monde originel. De retrouver la pureté de l'enfance.

Je reste du même avis. Dans la société compliquée où nous sommes que des pions, soulagement d'être nu, de faire certains gestes, sans complication, sans explication, sans sentimentalité<sup>4</sup>.

On peut rapprocher ces propos sur la sexualité d'un autre extrait de *Quand j'étais vieux*, dans lequel Simenon réfléchit à la sympathie que les hommes ressentent à l'égard des nourrissons et des moribonds qui sont pour lui des êtres à l'état pur, des êtres non transformés. Comme si le début et la fin de l'homme appartenaient à une étape sauvage, une étape hors du monde civilisé, comme si ces deux phases étaient placées sous le signe de la pureté de l'homme nu.

(...) L'enfant et le mourant sont des êtres plus ou moins à l'état pur, je veux dire des êtres non transformés.

Adolescents ou adultes, d'autres facteurs s'ajoutent à leur nature: l'éducation, l'instruction, la profession, le milieu, la nationalité, etc.

Autrement dit, ils sont: Homme +...+...+...

Chacun de ces «plus» s'accompagne de maniérismes, de tabous.

Et si c'était seulement ces + que nous détestions chez notre prochain?

Si sous cette petite croûte de + nous découvriions que l'homme n'est pas différent du bébé ou du mourant.

Si ce n'était que l'acquis qui nous sépare?<sup>5</sup>.

Suivant ainsi la logique simenonienne on glisse peu à peu vers la recherche de l'homme nu, recherche qui lui fut chère et qui s'approche de l'homme parfait que représente, pour les Romantiques, le Bon Sauvage. Beauté de l'homme libre aux besoins minimaux comme chez le moribond ou le nourrisson, sexualité libre de tabous inutiles, hiérarchie inconnue et même,

---

<sup>4</sup> Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, Paris, Presses de la Cité, 1970, p. 266.

<sup>5</sup> *Ibi*, p. 80.



du point de vue d'une sérénité matérielle (pour ne pas écrire bonheur) l'évolution matérielle a raté. L'homme y perd sa pureté que, si on me poussait jusqu'au bout, je finirais peut-être par l'appeler animale. Et j'aime mieux la cruauté qui accompagne parfois cette pureté là que la cruauté consciente, réfléchie, politique, des plus évolués<sup>6</sup>.

### *Touriste de bananes*

C'est un peu cet univers conflictuel que l'on retrouve dans le roman *Touriste de bananes* où Simenon met en scène le Bon Sauvage face à l'homme évolué, à la fois porté par sa cruauté réfléchie et victime de son impureté. Les gestes y sont gratuits chez certains personnages et conscients chez certains autres. En cela d'ailleurs, deux civilisations se rencontrent et partagent leur expérience de vie.

Dans ce roman, Donadieu quitte la France continentale pour aller vivre à Tahiti tel un touriste de banane, c'est-à-dire comme un individu parti «pour les îles avec l'idée de vivre une vie naturelle, loin du monde, sans souci d'argent, en se nourrissant de bananes et de noix de coco...»<sup>7</sup>. Pendant sa traversée sur le bateau appelé Île-de-Ré, un autre bateau vient arrimer, l'Île-d'Oléron, et largue à bord du premier le commandant Lagre<sup>8</sup>, coupable d'avoir assassiné de manière impromptue un de ses sous-officiers. Lagre demeure impassible, presque témoin de son geste, qu'il ne renie pas par ailleurs, mais qu'il analyse comme un accident qui le dépasse. Il ne se révolte pas et ne demande aucune défense lors de son procès. Le meurtre peut en fait se justifier par le fait que Lagre avait à Tahiti une maîtresse, Tamatéa, dont il était follement amoureux. Or la victime de Lagre eut aussi une aventure avec Tamatéa et un soir où les deux collègues discutaient ensemble, Lagre tira à bout portant sur son subalterne. De son côté, Donadieu se rend pour la première fois en Polynésie se donnant comme défi d'aller vivre, à la manière

---

<sup>6</sup> *Ibi*, p. 145.

<sup>7</sup> Georges SIMENON, *Touriste de bananes*, Paris, Gallimard, Folio policier, 2005, [1938], p. 18.

<sup>8</sup> Peut-être est-il opportun de préciser que Donadieu et Lagre ne sont pas complètement étrangers l'un à l'autre. Le père de Donadieu avait comme employé le père de Lagre et comme celui-ci avait un grand respect pour son patron, il lui demanda la faveur de donner à son fils un parrain qui portait le nom de Donadieu. Le patron accorda la faveur à son employé, mais jamais les deux passagers de l'Île-de-Ré ne s'étaient revus depuis le baptême.

des indigènes, nu dans une hutte, se nourrissant de poissons pêchés par lui au harpon. Il relèvera en quelques mois le défi avec succès, reviendra à Papeete où il vivra une nuit chaude et torride avec Tamatéa, dernière nuit avant qu'il ne mette fin à ses jours à l'aide d'une lame de rasoir.

Si la fin rappelle l'absurdité existentialiste dont les premières expressions naissent à la même époque, le destin tragique de Donadieu et l'espace dans lequel il se déroule appellent toutefois une autre lecture. Donadieu n'est pas un Roquentin, il appartient à une catégorie humaine que Simenon décrit ailleurs comme les

Adams de Chicago et les Ève de Manchester et d'Oslo dans les nouveaux paradis terrestres... Un beau jour, alors qu'ils étaient dégoûtés de leur médiocrité, ou effrayés par la misère prochaine, on leur a dit: Dans les îles on peut encore vivre la vie du paradis terrestre sans argent, sans vêtements, sans souci du lendemain...<sup>9</sup>

Critique acerbe d'un narrateur extradiégétique pour ces touristes de bananes. L'idéal exotique devient pour eux le retour dans l'espace développé par les mots de Vespucci, de Thévet, de Montaigne, de Lahontan et de Diderot. Retourner en Eden, à l'expérience originelle avant même qu'Adam et Eve virent qu'ils étaient nus. Vivre à la manière de l'homme nietzschéen, par delà le bien et le mal, dans un espace amoral où l'homme est moins déterminé par un projet, à la manière sartrienne, que par un espace contextuel. Parce que chez Simenon c'est aussi le contexte qui permet à l'homme d'agir, de dessiner le geste pur et c'est à la recherche de cet espace contextuel que se lance Donadieu, recherche qui le conduit à s'isoler dans une hutte, loin de tous.

Mais quelque chose cloche chez Donadieu. Le suicide en est la démonstration suprême. Comment expliquer la fin tragique et volontaire de ce personnage qui de son propre avis «avait toujours poursuivi un idéal beau et propre»<sup>10</sup>. Jamais il n'avait cru que l'expérience était facile, si tel eut été le cas, il n'eut pu être question d'un défi. Mais plus son schibboleth se précisait et se réalisait, plus

---

<sup>9</sup> Georges SIMENON, "La mauvaise étoile", in *Tout Simenon*, t. 20, Paris, Presse de la Cité, 1992, p. 986. Tiré de Lucille F. BECKER, "L'exotisme n'existe pas", in *Traces*, 9, p. 287.

<sup>10</sup> Georges SIMENON, *Touriste de bananes*, cit., p. 35.

Donadieu se rendait compte qu'une telle épreuve relevait du rêve, un rêve qui allait se casser sur les brisants de l'aporie.

### *L'homme nu*

Retournons un instant à l'homme nu de Simenon, cet être qui s'apparente au Bon Sauvage de Lahontan et essayons de voir comment l'un et l'autre se répondent dans le roman *Touriste de bananes*.

Notons dans un premier temps une zone d'intersection ou plutôt une zone où les champs sémantiques se rencontrent dans la description des activités amoureuses et meurtrières. La prochaine citation met en scène le juge d'instruction et l'avocat du commandant Lagre qui se rendent à la cellule de ce dernier afin de l'interroger. Dans la rafale de questions et de réponses se dégage une impression de gratuité du geste, comme si c'était le contexte qui avait imposé l'action au personnage. Quoique solidaire à lui-même ou à ses actions, Lagre n'accepte pas pour autant la pleine responsabilité de son agissement. Assassin, oui, mais par la faute d'une emprise qui le dépasse.

– Je suppose que vous ne niez pas le fait brutal, à savoir que vous avez tiré un coup de revolver dans la direction de votre troisième officier, Henri Clerc, dit Riri, avec l'intention de lui donner la mort?

– Je dois avoir tiré, oui...

– Comment, *vous devez?*

(...)

– Vous croyez que tout ceci est vraiment utile?

Vous devez vous rendre compte que cela ne m'amuse pas d'être ici. Vous devez comprendre que je n'ai pas tué ce pauvre garçon pour mon plaisir. C'est un accident, une fatalité, si vous aimez mieux.

(...)

– Cela peut arriver à tout le monde, je vous assure... C'est un accident...

(...)

– Il ne vous est jamais arrivé d'être ivre?

– Cela ne vous regarde pas. Et si vous continuez, je serai obligé d'en référer au procureur. Je prends votre défenseur à témoin de votre attitude. Au surplus, vous avez admis, il y a un instant, que vous n'étiez pas ivre au moment du crime...<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> *Ibi*, pp. 76-79.

Les mêmes expressions d'incertitudes arrivent ensuite lorsque l'avocat de Lagre se rend auprès de Tamatéa pour savoir, ou pour comprendre, comment les amants s'étaient rencontrés. Encore une fois, ce ne sont pas des hommes de réflexion qui agissent, mais un contexte qui prend les êtres et qui les amène vers l'inévitable. La vie se joue d'eux, la vie les déjoue et les transporte semble-t-il, malgré eux, vers un ailleurs.

- Comment était-il? ... Je ne sais pas moi!... Il avait envie de moi...
- Tu veux dire qu'il était amoureux?
- Il était comme tous les hommes...
- (...)
- (...) Je ne sais plus au juste comment ça s'est passé (...) Je crois que c'est moi qui me suis assise à la table du commandant (...)
- Ca doit être moi qui l'ai embrassé sur la bouche...
- (...)
- Vous avez couché?
- Oui... Je crois bien que oui...<sup>12</sup>

Évidemment l'histoire de Tamatéa raconte une folle nuit de fête, le souvenir en est par conséquent obscurci par l'excès d'alcool. Mais il reste que les événements auxquels se réfèrent les deux témoignages parlent d'ivresse. En terme polysémique, certes, mais dans les deux cas, l'atmosphère se prête à des actions non réfléchies, comme la beauté et la cruauté des gestes purs dont nous parlions plus haut. L'homme nu qui s'exprime sans réfléchir, celui qui ne connaît que les gestes d'instinct, qui tire profit de cette brèche pulsionnelle s'ouvrant dans l'inattendu et au rayon duquel le destin oblique lui-même surpris d'avoir changé de trajectoire. C'est dans les interstices du quotidien que Lagre découvre, sans efforts ni recherches, la brèche qui le précipite vers une destinée nouvelle. Fort d'avoir obéi à son instinct en entière liberté, il s'est approché sans s'y attendre à l'idéal de Donadieu qui cherche son utopie dans un retour à l'homme animal, l'homme instinctif, au dieu amoral.

Appelé à se présenter chez le gendarme pour des papiers administratifs, Donadieu y est aussi retenu à dîner. Rentrant ensuite vers sa hutte d'un pas lourd, il est stimulé par une scène qui prend naissance là où le soleil rencontre la mer.

---

<sup>12</sup> *Ibi*, pp. 80-82.

L'indigène nu, tenait un harpon entre ses dents. Il guettait les poissons dans l'eau transparente et, soudain, il disparut, en suivit un à la course jusqu'à son repaire dans un trou de coraux.

(...)

C'est pour cela qu'il était venu, pour forcer les poissons à la nage, pour redevenir, dans la nature, un animal harmonieux, pour mener la vie d'une sorte de dieu païen<sup>13</sup>.

Au fur et à mesure qu'avance l'histoire de Donadieu, les pas qui le dirigent se chargent du poids d'un doute qui ralentit considérablement celui qui pourtant avance vers son destin. L'appel à la civilisation le travaille, aussi abandonne-t-il sa hutte un après-midi afin, croit-il, de retourner momentanément à Papeete, le plus important village de l'île, qui, par un curieux hasard, est animé ce jour-là par le début du procès du commandant Lagre. Donadieu se rend donc au tribunal pour assister aux audiences, qu'il perçoit comme une comédie ou une tragédie, enfin une pièce qui met en scène une justice bouffonne. À l'entracte du drame qui se joue au Palais de Justice, le rêve de Donadieu éclate comme un rêve percé par un rayon de soleil trop insistant.

Et maintenant il se rendait compte qu'il s'était menti, le matin encore, quand il avait laissé sa valise là-bas en se disant qu'il reviendrait.

Ce n'était pas vrai! Il sentait bien qu'il ne reviendrait pas! La preuve, c'est qu'il avait emporté dans sa poche la photographie de son père.

Il ne voulait plus retourner à la Cascade, à aucun prix. Il ne voulait plus se trouver seul, le soir, dans sa hutte où des bêtes gravitaient de toutes parts, avec l'angoisse de l'obscurité, de la solitude, du vide...

Il avait lutté longtemps. Il avait épuisé toute son énergie. Depuis le premier jour, pour tout dire, il avait compris que ce n'était pas possible, que la fameuse vie naturelle dont on lui avait parlé n'existait pas, que sa solitude n'était qu'une solitude de clochard, qu'il y avait, ici comme partout, des règles à suivre et qu'il ne faisait, en somme, avec tout son héroïsme, que jouer au boy-scout à quelques pas d'un village<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> *Ibi*, p. 138.

<sup>14</sup> *Ibi*, pp. 182-183.

Donadieu touche en effet à la fin de son rêve, mais nous croyons qu'une blessure plus profonde est à l'origine de la chute fatale et tragique de Donadieu. À cet égard, la photo qu'il porte dans sa poche est fort révélatrice. Bien que le père Donadieu soit absent du roman, il est surdéterminant pour le fils. Avant même d'accoster à Papeete, on ne cesse de lui parler de son père, de sa sœur, de l'influence qu'a eue sa famille sur le destin de plusieurs personnages secondaires. Armateur, le père Donadieu avait navigué sur les mers du monde et possédait un réseau de connaissances hyper étendu. Celui qui veut véritablement vivre nu comme un Bon Sauvage, ne peut porter avec lui l'héritage de sa caste, de son clan, de son nom. Mis au monde dans une société donnée, l'homme occidental est rapidement habillé par les us de la collectivité à laquelle il appartient. Son arrivée dans la vie, représente aussi son entrée dans une société régulée, il devient l'homme plus, plus, plus, dont parlait Simenon. Si le désenchantement de Donadieu nous rappelle que l'Adario de Lahontan appartenait aussi à un monde socialisé, il s'agissait tout de même d'une civilisation qui ne réprimait pas l'instinct. Et c'est avec cet instinct, libre de toute emprise morale, que Tamatéa aime les hommes qu'elle rencontre, que Simenon se permet l'éloge de la luxure ou que le commandant assassine son sous-officier. Du début à la fin, ou du début à sa fin, Donadieu est intention et son mensonge ou son erreur, pourrait-on dire, repose tout entière dans la nature de ses gestes intentionnels. À notre avis, c'est parce qu'elle est intention que sa recherche est impossible.

En toute gratuité, sans que rien ne puisse se prévoir, Lagre a connu des moments instinctifs; étrangement, Donadieu en est apparemment incapable. Même sa première rencontre charnelle avec Tamatéa est d'une certaine manière calculée, et ce, peu importe le degré de violence avec lequel les corps se heurtent l'un à l'autre.

Le premier duel amoureux entre Donadieu et Tamatéa est provoqué alors qu'elle accompagne une délégation de fonctionnaires français venue pour persuader Donadieu de cesser de vivre dans la nature, comme un Sauvage. Donadieu se fait violence et refuse d'abandonner sa re-création du paradis originel pour retourner dans le monde civilisé. Après le départ de l'équipage français, Donadieu s'étend sur sa couchette de paille.

Il se sentait courbaturé. Les yeux fermés, il se passait la main sur le front, comme pour dissiper un malaise, et soudain, il se dressa à

demi, car il entendait des pas rapides qui s'approchaient. Tamatée venait de quitter ses compagnons en disant:

– Descendez toujours! Je reviens tout de suite...

Et c'était elle qui pénétrait dans la case à demi-obscur, apercevait Donadieu sur sa couche, s'approchait.

– Tu veux?... murmura-t-elle sans le regarder<sup>15</sup>.

Si des signes péritextuels laissent tomber un rideau pudique sur la scène qui ne regarde pas le lecteur, le narrateur qui sait tout, lui, sent le besoin de révéler ce qui se déroula derrière les murs de la hutte. Et rien encore une fois, ne laisse présager un moment pur où la raison cède à la passion, ou si l'on préfère un moment gratuit, contingent. Donadieu succombe aux charmes et à la proposition de Tamatée, non sans s'être préalablement livré à un combat intérieur qui le fait hésiter.

Tout d'abord elle avait cru qu'il allait la jeter dehors, car il la regardait méchamment et craintivement tout à la fois...

Puis, soudain, il s'était jeté sur elle avec une telle fureur quelle n'avait jamais vue chez un homme et elle avait ri, de voir son regard sauvage qui semblait la défier, de le sentir tendu, méchant, avide, avec l'air de vouloir la détruire<sup>16</sup>.

Il semble que même dans les moments les plus intimes, Donadieu préside à sa destinée. Le suicide n'est par conséquent qu'une suite logique de ses actions. Il n'est pas le jeu d'une conjoncture, il se veut animal et se jette sur sa proie, comme un dieu païen sur son offrande. D'une certaine manière, la béatitude de Lagre peut venir de quelques flèches inattendues qui ont ouvert pour lui des possibles inimaginables. Il ne les cherchait pas, il a atteint la cruauté pure en assassinant un homme qu'il connaissait; il a trouvé la beauté pure, presque animale comme disait Simenon, dans le souffle de Tamatée.

Le mal et le bien se rencontrent dans le personnage de Tamatée, sirène malgré elle dont le chant amène sur ses écueils le destin des hommes civilisés. Mais, comme dit Baudelaire, et c'est là nous semble-t-il la beauté du danger de vivre: «qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infini de la jouissance»<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> *Ibi*, p. 122.

<sup>16</sup> *Ibi*, p. 123.

<sup>17</sup> Charles BAUDELAIRE, "Le Mauvais vitrier", in *Le Spleen de Paris*, in *Œuvres complètes*, Paris, La Pléiade, 1961, p. 240.

### *Conclusion*

Les Indigènes de Simenon se contentent de peu et vivent de façon générale en conformité avec la nature<sup>18</sup>. Bons Sauvages, ils vivent en fonction de ce que le moment peut leur offrir. Ils se laissent porter comme la barque à la dérive, heureuse du courant qui passe. L'intention joue chez eux un rôle mineur. On ne peut en dire autant de Donadieu qui veut rencontrer, voire devenir le dieu païen imaginé par des discours mythologiques d'une civilisation qui lui est propre. Il est appelé par un exotisme, il veut être l'alter ego de lui-même, il veut devenir le Bon Sauvage, son propre jumeau exotique. Mais toute l'erreur de Donadieu est là, dans cette volonté de vouloir devenir autre. Son entreprise est vouée à l'échec parce qu'elle est intention de toucher à la pureté. Et comme on ne se refait par une virginité, une innocence, voire une ignorance, on ne peut retourner soi-même à un état primitif. Avec Rousseau nous affirmons qu'«on n'a jamais vu peuple, une fois corrompu revenir à la vertu»<sup>19</sup>.

Volontairement lancé dans un espace mythologique, Donadieu ne pouvait connaître qu'une fin digne d'une tragédie. Lorsqu'il comprit que son paradis, son dieu païen, son homme animal n'étaient que le fruit de sa propre fiction, il se jeta dans le gouffre du néant, là où Simenon plongeait l'exotisme dans un autre roman publié la même année: «l'exotisme n'existe pas»<sup>20</sup>.

---

<sup>18</sup> Ils sont en cela d'ailleurs très proches des Bons Sauvages et de ceux que le romancier rencontre en descendant à Papeete, desquels d'ailleurs il dresse un portrait dans *À la recherche de l'homme nu*, recueil d'articles publiés à la même époque.

<sup>19</sup> Jean-Jacques Rousseau dans Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres*, cit., p. 311.

<sup>20</sup> Georges SIMENON, "La mauvaise étoile", in *Tout Simenon*, cit., p. 975. La référence et la citation sont tirées d'un article de Lucille F. BECKER, cit.





